



Judith Förstel et Martine Plouvier (dir.)

L'animal : un objet d'étude

Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

De la guerre animale à la guerre humaine

Jean Claude Favin Lévêque

DOI : 10.4000/books.cths.10288

Éditeur : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Lieu d'édition : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Année d'édition : 2020

Date de mise en ligne : 30 mars 2020

Collection : Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques

ISBN électronique : 9782735508808



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

FAVIN LÉVÊQUE, Jean Claude. *De la guerre animale à la guerre humaine* In : *L'animal : un objet d'étude* [en ligne]. Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2020 (généré le 20 novembre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cths/10288>>. ISBN : 9782735508808. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.cths.10288>.

Ce document a été généré automatiquement le 20 novembre 2020.

De la guerre animale à la guerre humaine

Jean Claude Favin Lévêque

- 1 Leroi-Gourhan (1911-1986), anthropologue, préhistorien et ethnologue, « l'un des principaux fondateurs de la préhistoire moderne »¹, proposait dans son livre *Le geste et la parole* une analogie « Entre la chasse et son doublet la guerre »².
- 2 Cette analogie, souvent reprise, renvoyait à la notion de la continuité homme-animal, explicite depuis la révolution darwinienne. Si l'homme était animal, il pouvait être gibier. Il l'avait été indiscutablement pour les grands prédateurs, félidés, ursidés, hyénidés. Animal, il pouvait être prédateur pour les plus faibles que lui. Au cours du temps, il est même devenu le prédateur dominant. Pire, il put s'attaquer à son égal, chasser au sein même de son espèce et cela pour de multiples raisons, y compris le seul plaisir comme le comte Zaroff. Ses victoires étaient célébrées et exposées au travers des trophées pris au vaincu.
- 3 La guerre ne serait-elle qu'une chasse un peu particulière ? Quelle place l'animal et la chasse ont-ils tenu dans l'approche anthropologique de la guerre ? Ces questions s'inscrivent dans une double perspective, celle des idées sur la relation homme-animal et celle de l'histoire du phénomène guerre. Dans une première partie, nous montrerons la permanence de l'idée de l'analogie homme-animal dans la littérature sur la guerre et son évolution pendant un siècle. Puis nous étudierons les thèses naturalistes de la seconde moitié du ^{xx}e siècle, proposant le passage du phénomène de l'animal à l'homme.

La guerre animale existe-t-elle ?

- 4 La recherche du phénomène guerre chez l'animal se retrouve de façon récurrente dans la littérature scientifique depuis les débuts de l'anthropologie moderne. Au ^{xix}e siècle, Charles Letourneau (1831-1902), secrétaire de la Société d'Anthropologie de Paris à la suite de Paul Broca (1824-1880), fut le principal initiateur de l'approche anthropologique de la guerre en France³. Rédacteur de la rubrique « Guerre

(Sociologie) » du *Dictionnaire des sciences anthropologiques* (1889), il y consacra ensuite un ouvrage, *La guerre dans les diverses races humaines*, publié en 1895. Il inscrivait le phénomène dans le paradigme évolutionniste proposé par Lewis Morgan dans *Ancient Society* (1877), dans lequel l'humanité progresserait par les stades successifs de *sauvagerie* (les chasseurs-cueilleurs) puis de *barbarie* (le paysan néolithique) pour arriver à la *civilisation*. Il y associait trois phases dans l'évolution de la guerre. Dans la *guerre animale* :

« L'unique objet est d'exterminer les concurrents et souvent de les dévorer ».

« Ainsi pratiquée, la guerre ne diffère en rien de la chasse, ressource unique des animaux carnassiers. »

5 Le mobile premier était l'anthropophagie :

« Rôtir et dévorer sur le champ de bataille même l'ennemi vaincu est sûrement glorieux et doux ; mais parfois le guerrier sauvage a, non pas moins de férocité, mais plus de prévoyance et il réserve ses prisonniers pour de futurs festins. »

6 Au stade de la guerre animale, l'homme était un gibier, traité comme un autre gibier et regardé comme une source de protéines animales. Il pouvait même être « engraisé » et élevé pour un moment de fête ou de sacrifice. Dans cette guerre, le comportement de l'homme était le plus vil :

« Tout est légitime contre l'ennemi. »

7 Cette phase *animale* de la guerre humaine n'était que la transposition du phénomène guerre qui aurait préexisté à l'homme dans le règne animal. Letourneau affirmait :

« Les origines biologiques de la guerre [...] les peuplades animales connaissent aussi la guerre intestine et elle a, chez elles, les mêmes résultats que dans les sociétés des hommes primitifs.⁴ »

8 Il montrait notamment la similitude dans le détail de la guerre chez les hommes et les fourmis qui préparent, combinent leurs expéditions, ce qui rappelait « les razzias que s'infligent mutuellement les groupes humains de races inférieures »⁵. Chez Letourneau, la référence animale se situait sur deux plans : la guerre humaine était la suite naturelle d'un phénomène qui existait dans le règne animal. Elle était par ailleurs de même nature que la chasse, l'homme chasseur prenant ses congénères comme gibier dans un strict but alimentaire. Telle était tout au moins la triste condition des peuples primitifs, la guerre bénéficiant des progrès civilisationnels comme le reste des phénomènes sociétaux.

9 *A study of war* de Quincy Wright (1890-1970), sociologue spécialiste des relations internationales, fut un ouvrage majeur publié pendant la Seconde Guerre mondiale. Ayant posé que « la guerre avait été définie comme un contact violent d'entités similaires mais distinctes »⁶, il divisait l'histoire de la guerre en quatre phases dominées respectivement « par les animaux, les hommes primitifs, l'homme civilisé et le monde industriel »⁷. Il précisait dans le chapitre « Animal warfare », que l'étude de cette guerre :

« Pouvait contribuer à la compréhension des bases organiques et des tendances sociales de la guerre ainsi qu'à celle de l'influence des techniques militaires particulières et de la guerre en général sur la survie des sociétés et des races.⁸ »

10 Il analysait les motifs, les fonctions, les techniques, et concluait par la « théorie de la guerre animale ». Il précisait le sens de cette expression :

« Par la théorie de la guerre, il faut entendre le système de propositions générales expliquant l'occurrence et les méthodes de la guerre.⁹ »

- 11 L'appendice VIII lui permettait de détailler ces propositions générales. Mais il faisait dériver sa définition de la guerre animale de celle de la guerre humaine :

« Parmi les êtres humains, le terme "guerre" n'est habituellement appliqué qu'aux conflits violents où les deux côtés sont des groupes humains organisés. Employant la même conception, la guerre animale doit être confinée aux conflits violents entre organismes de la même espèce, excluant ainsi la forme de violence la plus mortelle, - celle liée à la nourriture - excepté dans les cas relativement rares de cannibalisme.¹⁰ »

- 12 Par cette phrase, il rejetait le parallélisme avec la chasse. Par rapport à Letourneau, il inversait donc le sens de la référence animale. Celle-ci lui apparaissait surtout utile par le comparatisme qu'elle permettait, lequel comprenait les motifs de la guerre, ses fonctions, ses techniques. Mais il posait une ligne de démarcation entre les guerres animales et les guerres humaines.

« La guerre au sens sociologique ne pouvait pas exister comme un phénomène distinct avant l'émergence des sociétés humaines.¹¹ »

- 13 Au lendemain du second conflit mondial, Gaston Bouthoul (1896-1960), sociologue français, fut le créateur de la *Polémologie* qu'il définissait comme l'« étude objective et scientifique des guerres en tant que phénomène social »¹². Il identifiait plusieurs formes de luttes chez les animaux. S'il ne considérait pas comme une activité guerrière la chasse que les prédateurs mènent contre d'autres espèces, en revanche il associait ce terme aux conflits entre espèces voisines :

« L'opposition entre deux espèces voisines et concurrentes revêt l'aspect d'un état de guerre quasi perpétuel.¹³ »

- 14 La guerre chez les animaux se retrouvait surtout chez les insectes sociaux.

« Mais c'est chez les fourmis que l'on trouve les penchants guerriers les plus caractérisés. La guerre représente la mise à exécution de buts systématiques d'ordre principalement guerrier.¹⁴ »

- 15 Bouthoul poussa la comparaison entre les hommes et les insectes sociaux très loin, sur les mobiles, les intentions, l'organisation et les tactiques. Les insectes sociaux, affirmait-il :

« Connaissent, font et subissent la guerre à la manière des hommes. Leurs combats sont de véritables batailles rangées ¹⁵[...] ils ont la notion de la hiérarchie militaire et du commandement qui décide les attaques et ordonne les dispositions à prendre en vue des opérations militaires.¹⁶ »

- 16 Constatant que ces observations ne se rencontraient pas chez tous les animaux (notamment pas chez les mammifères), Bouthoul proposait que :

« Chez les animaux tout au moins la guerre n'existe que là où se rencontrent trois phénomènes : la hiérarchie, le travail organisé et la propriété.¹⁷ »

- 17 L'élément marquant de cette analyse de la guerre animale est que la comparaison était établie avec la guerre humaine classique ou moderne, non avec la guerre primitive comme c'est le cas le plus général dans les comparaisons homme-animal.

- 18 Edward O. Wilson (1929-) est un naturaliste majeur de la fin du XX^e siècle, fondateur de la sociobiologie, définie comme « l'étude systématique des bases biologiques de tous les comportements sociaux »¹⁸. Il s'inscrit dans une évolution de la théorie de l'évolution marquée par *Le gène égoïste* de Richard Dawkins (1976). Il fournit le regard d'un éthologue, c'est-à-dire que son analyse du monde vivant est d'abord fondée sur la base des comportements animaux. L'extrapolation est ensuite prolongée vers l'homme en

tenant compte de sa spécificité et de son exception culturelle. La discipline première de Wilson étant l'entomologie, il attribue sans hésiter aux fourmis le qualificatif d'espèces guerrières par excellence :

« Les fourmis, en particulier, sont peut-être les plus agressifs et les plus guerriers de tous les animaux [...] Les bases de la politique étrangère chez les fourmis peuvent se résumer comme suit : agression sans trêve, conquête territoriale et annihilation par génocide des colonies voisines, chaque fois que c'est possible.¹⁹ »

- 19 C'est le vocabulaire de la guerre humaine qui permet de décrire le monde belliqueux des fourmis dans un chapitre intitulé « Guerre et politique étrangère ». Les « stratégies » et « tactiques » y seraient dignes de Clausewitz²⁰ et les expressions utilisées sorties directement du lexique courant de la guerre : « castes de soldats », « asperger de produits toxiques », « éclaireuses qui font des rapports du front », « fermer les rangs », « charger l'ennemi », « attaques suicides », « bombes ambulantes », « techniques de surveillance et propagande », « contingents de garde dans les zones frontières ». Wilson positionne également l'espèce humaine par rapport aux autres espèces, depuis les hyènes jusqu'aux fourmis en passant par les babouins :

« Les meutes de hyènes s'affrontent dans des batailles rangées qui ne sont guère différenciables des guerres primitives [...] Je suspecte que si les babouins Hamadryas avaient l'arme nucléaire, ils détruiraient la planète en une semaine. Et à côté des fourmis qui pratiquent assassinats, escarmouches et batailles rangées comme affaires de routine, les hommes sont de tranquilles pacifistes.²¹ »

- 20 Toutefois, la guerre humaine n'est nullement la suite de la guerre animale. Quand la guerre existe chez une espèce, elle est le résultat d'une adaptation de cette espèce qui lui permet de survivre et réussir dans son environnement. Il n'est donc pas étonnant de constater que « les pires ennemis des fourmis sont des fourmis, juste comme les pires ennemis des humains sont d'autres humains »²², en cohérence avec les principes de la sélection naturelle de Darwin.
- 21 En résumé de ces quatre exemples, la comparaison homme-animal s'est installée comme un préalable à toute réflexion sur la guerre humaine. De simple hypothèse proposant des analogies qui permettaient en retour de caractériser ou spécifier l'activité humaine, l'analyse des affrontements de certaines espèces animales aboutit à mettre en évidence des comportements, des tactiques fournissant des similitudes, qui peuvent être transposées, ou non, en principe explicatif.
- 22 Si le recours à l'expression de guerre animale est généralisé, il cache des différences profondes. L'interprétation varie selon les auteurs, les époques ou les disciplines. Chez l'anthropologue du XIX^e siècle, Letourneau, l'évolutionnisme semblait impliquer une continuité allant de l'animal à l'homme. Pour le géopoliticien Wright, témoin de deux guerres mondiales, la guerre animale était plus une référence permettant de cadrer le concept et les caractéristiques de la guerre humaine. Le sociologue Bouthoul y voyait une similitude résultant du contexte socio-économique. Pour Wilson, le naturaliste de la fin du siècle, la guerre trouve sa source première dans le processus évolutionnaire qui explique l'émergence des comportements, y compris sociaux qu'ils soient animaux ou humains.

Le passage de l'animal à l'homme

- 23 Si la guerre existe chez l'animal, cela ne fournit pas l'explication de son existence chez l'homme. La guerre est un phénomène minoritaire dans le monde animal : si la similitude est spectaculaire avec quelques insectes sociaux, des phénomènes proches ne peuvent être trouvés chez les mammifères que dans quelques espèces vivant en meute (Hyénidés, Canidés) et... chez certains primates. La question de l'existence de la guerre dans l'espèce humaine reste donc entière. Les réponses scientifiques sont nombreuses et variées. Parmi elles, nous en traiterons deux où l'origine de la guerre est fondée sur l'héritage animal de l'homme.

Konrad Lorenz et la transgression de l'ordre naturel

- 24 La première de ces théories vient du père de l'éthologie, Konrad Lorenz (1903-1989), qui publia en 1963 un ouvrage consacré à l'agression, traduit en français sous le titre *L'agression, une histoire naturelle du mal*. L'agressivité est « l'instinct de combat de l'animal et de l'homme, dirigé contre son propre congénère »²³. L'agressivité est innée car biologiquement utile. L'agression intra-spécifique a pour fonction de garantir la répartition d'une même espèce sur un territoire et la sélection des meilleurs combattants pour protéger la progéniture.
- 25 L'agressivité est donc utile à la préservation de l'espèce, mais elle n'est pas sans limite dans la nature. En règle générale, l'agression intra-spécifique ne vise pas l'extermination des congénères. La nature crée des mécanismes d'inhibition *ad hoc*. Le combat entre animaux vise à déterminer le plus fort mais la violence est « régulée » (cérémonial, délai, combat avec fuite ou soumission et grâce). Les animaux les plus féroces sont pourvus des inhibitions les plus fortes.
- « D'où ce phénomène paradoxal et singulièrement saisissant que les animaux les plus sanguinaires, surtout le loup, appelé par Dante *la bestia senza pace*, font partie des êtres pourvus des inhibitions antimeurtres les plus sûres qui soient dans le monde entier.²⁴ »
- 26 Dans les espèces vivant en groupe, l'agressivité est maîtrisée par la hiérarchie sociale car :
- « Chaque individu d'une société sait lequel de ses compagnons vivant dans la même société est plus fort ou plus faible que lui-même. Il peut donc se retirer sans combat devant le plus fort et s'attendre, d'autre part, que le plus faible se retire sans combat devant lui.²⁵ »
- 27 Pour Lorenz, la formation de « rites phylogénétiques » est aux premières origines de la vie sociale des animaux. Il y a similitude entre les rites phylogénétiques des animaux et les rites culturels chez l'homme. Ceux-ci ont trois fonctions : supprimer les luttes intragroupes, consolider l'unité du groupe, et opposer le groupe à d'autres groupes semblables. Le paradoxe de l'homme est qu'il était naturellement peu dangereux pour ses congénères mais qu'en conséquence, il disposait de faibles mécanismes inhibiteurs.
- « Tout le malheur vient précisément du fait qu'il est au fond une créature inoffensive et omnivore, ne possédant pas d'arme pour tuer de grandes proies et, par conséquent dépourvu de ces verrous de sécurité qui empêchent les carnivores "professionnels" de tuer leurs camarades de même espèce.²⁶ »
- 28 L'invention de l'arme provoqua une rupture dans le subtil équilibre élaboré par la Nature. Il devenait facile physiquement de tuer et cela d'autant plus que la distance

entre les protagonistes rendait l'acte psychologiquement plus aisé. L'homme étendit sa domination sur tout son environnement et retourna ses armes contre ses congénères :

« Après que l'homme, grâce à ses armes et ses autres outils, sa vêtue et son feu, eut plus ou moins maîtrisé les forces hostiles du milieu extra-spécifique, il régna certainement un état de choses où la contre-pression des hordes hostiles du voisinage était devenue le facteur sélectif principal, déterminant les prochains pas de l'évolution humaine. Rien d'étonnant à ce que ce facteur ait produit un dangereux excès de ce qu'on est convenu d'appeler les "vertus guerrières" de l'homme.²⁷ »

La guerre chez les chimpanzés ?

- 29 Konrad Lorenz surestimait un point, celui du supposé tabou dans le monde animal vis-à-vis du meurtre d'un congénère. Outre le monde des insectes sociaux, plusieurs espèces de mammifères témoignent de ce comportement soit dans des actes individuels, notamment l'infanticide, soit dans des actes collectifs, plus particulièrement les hyénidés ou canidés qui chassent et peuvent s'affronter en bandes. Enfin la violence est très présente chez les primates et plus particulièrement les Grands Singes. Il revint à Jane Goodall (1934-) de mettre cela en évidence chez les chimpanzés qu'elle étudiait dans la réserve de Gombe (Tanzanie) dans les années 70 :

« Il y a une forme spéciale d'attaque, de niveau 4, qui est typiquement dirigée contre les chimpanzés des communautés voisines. C'est un assaut brutal sur une victime isolée par deux ou plus (jusqu'à 6 a été observé) adultes, habituellement des mâles, et durant plus de cinq minutes. De telles attaques ont été vues en 31 occasions. Toutes ont entraîné des blessures sévères.²⁸ »

- 30 Elle relata l'affrontement de deux communautés voisines et comment un groupe élimina progressivement tous les mâles du groupe voisin : les Kasekela tuèrent un par un les mâles Kahama (6 mâles de 1972 à 1977), agrandirent leur territoire puis se firent agresser à leur tour par les Kalande, autre communauté plus lointaine. Elle concluait en définissant la limite entre ces affrontements de chimpanzés et la guerre primitive des humains :

« Je suggère que jusqu'à ce que nos lointains ancêtres aient acquis le langage, ils n'auraient pas été pas capables de s'engager dans cette sorte de conflits intergroupe planifiés qui se sont développés en guerre, en conflit armé organisé. Le chimpanzé, comme résultat d'une combinaison unique de forts liens affiliatifs entre mâles adultes d'un côté et une attitude inhabituellement hostile et violemment agressive vis-à-vis des individus n'appartenant pas au groupe de l'autre, a clairement atteint un niveau qui le situe au seuil même des accomplissements humains en termes de destruction, cruauté et conflit intergroupe planifié. Si jamais il développait le pouvoir du langage, et comme nous avons vu il se tient proche de ce seuil également, ne pourrait-il pas ouvrir la porte et faire la guerre avec les meilleurs d'entre nous ?²⁹ »

- 31 Les observations de Goodall, d'abord contestées, furent ensuite confirmées sur plusieurs sites d'observation des chimpanzés en milieu naturel. À Mahale (Tanzanie), Toshisada Nishida décrivit un phénomène similaire (7 mâles tués de 1969 à 1982). Scénarios identiques à Niokola-Koba (Sénégal) par Stella Brewer ou dans les forêts Tai de Côte d'Ivoire (Christophe et Hedwige Boesch) ou encore à Kibale en Ouganda (Gilbert Isabirye-Basuta). Cette similarité de comportement se doublait d'une sinistre singularité. Hommes et chimpanzés semblaient être les seules espèces à rechercher la

mort de l'adversaire alors que laisser la vie sauve au vaincu semble la règle la plus courante.

« Il n'y a que pour ces deux espèces que la mort du perdant fait partie du plan.³⁰ »

- 32 Il reviendra en effet à Richard Wrangham, primatologue et collaborateur de Jane Goodall à Gombe, et Dale Peterson de proposer une thèse explicative qui partait de la proximité phylogénétique mais allait au-delà :

« Que les chimpanzés et les humains tuent des membres des groupes voisins de leur propre espèce est, nous avons vu, une exception étonnante à la règle normale chez les animaux. Ajoutez notre proche parenté génétique avec ces singes et nous avons devant nous la possibilité que l'agression intergroupe dans nos deux espèces ait une origine commune.³¹ »

- 33 Les auteurs ajoutèrent deux composantes pour documenter la comparaison et trouver une origine commune. En premier lieu, ils formulèrent la théorie du déséquilibre des forces : l'attaque intervient dans un contexte de supériorité numérique, qui réduit les risques encourus par les agresseurs mais scelle le sort de l'individu isolé, pris pour cible. Cette attitude semblait aller de pair avec la tendance à la coalition des mâles. En second lieu, l'organisation sociale marquée par une hiérarchie très forte des mâles était la conséquence de la patrilocalité, système où les femelles quittaient leur groupe de naissance pour se reproduire, alors que les mâles restaient dans leur groupe d'origine. Les mâles restaient donc « entre frères », sous la protection des mères, qui favorisaient leur ascension pour le meilleur statut dans la hiérarchie toute puissante des mâles.

« Deux conditions comportementales typiques des deux espèces – le gang et l'appareil des mâles – suffirent pour expliquer cet horrible héritage de la sélection naturelle, l'inclination à rechercher des opportunités de tuer quand des voisins hostiles se rencontrent.³² »

- 34 Pour Wrangham, le système humain patriarcal trouverait sa source dans « le monde social des singes de la forêt » qui est fondé sur « la dominance des mâles et la contrainte des femelles »³³. Ce système tend par ailleurs à développer un sentiment de solidarité de groupe et de rejet vis-à-vis de l'externe, donc de tout autre groupe. Appartenance au groupe (ethno-centricité) et primauté de la violence sont donc les deux caractéristiques du monde des hommes, traits particulièrement favorables à l'affrontement des communautés.

Pourquoi la guerre humaine n'est pas la chasse

- 35 La comparaison entre « guerre animale » et « guerre humaine » se retrouve donc à plusieurs niveaux du débat sur la guerre. Elle fournit une référence pour caractériser la guerre humaine en montrant quelles sont les utilisations possibles de la violence et en positionnant les usages pratiqués par l'homme. Dans un deuxième temps, elle peut proposer ou non une explication de l'origine de la guerre chez l'homme. En effet, soit le résultat de la comparaison peut être une différenciation profonde, et la source de la guerre humaine doit alors être spécifiée. Soit la comparaison aboutit à une proximité telle que la source semble découler naturellement d'un point commun.
- 36 Dans ces analyses, la proximité chasse-guerre a été évoquée mais ne s'est pas imposée. Dans notre dernière hypothèse, celle d'une origine homme-chimpanzé similaire, l'exemple animal souligne au contraire la différence entre les deux concepts : quand le chimpanzé chasse le colobe, il partage le résultat de la chasse collective et les

participants à la battue mangent le gibier qui a succombé. Quand les chimpanzés tuent ou blessent à mort un congénère, ils l'abandonnent sur le terrain. Le chimpanzé marque ainsi nettement la différence entre chasse et guerre.

- 37 De fait, s'il existe une similitude de certaines pratiques, voire de tactiques entre les deux activités, il existe une différence profonde de sens entre les deux. La chasse repose sur une dissymétrie, celle existant entre la proie et le prédateur qui ne disposent ni des mêmes armes, ni des mêmes comportements. Face à la force, l'agilité, la ruse, la dissimulation sont des tactiques qui permettent aux proies de survivre. Les enjeux, un « repas » pour l'un, la vie pour l'autre, sont sans commune mesure.
- 38 La guerre est fondée sur la symétrie. Les protagonistes de même espèce ont les mêmes armes, souvent les mêmes buts. Le risque léthal est identique pour les deux parties. Le combat en est d'autant plus difficile. Dans ce contexte, l'homme se signale par trois particularités. La première, c'est l'outil qui rend facile l'acte de tuer. La deuxième repose sur le couple Haine et Vengeance : la haine de l'ennemi est un ressort de la violence guerrière ; la vengeance est une force qui enchaîne des ennemis l'un à l'autre dans le cycle de la violence. Le gibier ne se venge pas, l'homme si : en cas de défaite, sa famille est en danger de mort. La troisième est la dimension symbolique et culturelle de la guerre humaine. Certes les trophées apparaissent comme une pratique commune à la chasse et à la guerre. Mais le contenu symbolique de la guerre structure les sociétés dans leur organisation et leur fonctionnement d'une part, et dans le traitement de la mort d'autre part.
- 39 En conclusion, la référence animale aide clairement à comprendre ce qu'est la guerre humaine et à mesurer toute la distance qui sépare l'homme de l'animal dans l'utilisation de la violence.

BIBLIOGRAPHIE

- BON F. 2009, *Préhistoire, La fabrique de l'homme*, Paris, Éditions du Seuil.
- BOUTHOU G. 2006, *Le phénomène guerre*, Paris, Éditions Payot & Rivages.
- FAVIN LÉVÊQUE J. C. 2015, « Quand Anthropologie et Préhistoire rencontraient la guerre : 1859-1914 », *Bulletin du Musée d'Anthropologie préhistorique de Monaco*, n° 55, p. 31-48.
- GOODALL J. 1986, *The chimpanzees of Gombe, patterns of behavior*, The Belknap press of Harvard University Press, Cambridge (Massachusetts)-London.
- LEROI-GOURHAN A. 1964, *Le geste et la parole, 1. Technique et langage*, Paris, Albin Michel.
- LETOURNEAU C. 1889, « Guerre (Sociologie) », dans *Dictionnaire des sciences anthropologiques*, Doin, p. 554-556.

- LETOURNEAU C. 1895, *La guerre dans les diverses races humaines*, Paris, L. Bataille et C^{ie} Éditeurs.
- LORENZ K. 2010, *L'agression, Une histoire naturelle du mal*, Flammarion, Champ sciences, (édition originale, « Das sogenannte Böse. Zur Naturgeschichte der Aggression. », Borotha-Schoeler, Wien, 1963).
- WILSON E. O. 1971, *The insect societies*, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge (Massachusetts)-London.
- WILSON E. O. 2000, *Sociobiology, The new synthesis*, The Bellknap press of Harvard university press, Cambridge (Massachusetts)-London (1975).
- WILSON E. O. 2004, *On human nature*, Harvard University Press, Cambridge (Massachusetts)-London (1978).
- WILSON E. O. and HÖLLDOBLER B. 1996, *Voyage chez les fourmis, Une exploration scientifique*, Science ouverte, Paris, Éditions du Seuil.
- WRANGHAM R. and PETERSON D. 1996, *Demonic males, apes and the origins of human violence*, Boston-New York, A mariner book/Houghton Mifflin Company.
- WRIGHT Q. 1965, *A study of war*, seconde édition, The University of Chicago press, Chicago and London, (1942).

NOTES

1. Bon 2009, p. 135.
2. Leroi-Gourhan 1964, p. 237.
3. Favin Lévêque 2016, p. 43.
4. Letourneau 1895, p. 15.
5. *Ibid.*, p. 21.
6. Wright 1942, p. 26.
7. *Ibid.*, p. 27.
8. *Ibid.*, p. 42.
9. *Ibid.*, p. 508.
10. *Ibid.*, p. 479.
11. *Ibid.*, p. 38.
12. Bouthoul 2006, p. 13.
13. *Ibid.*, p. 63.
14. *Ibid.*, p. 66.
15. *Ibid.*, p. 70.
16. *Ibid.*, p. 71.
17. *Ibid.*, p. 71.
18. Wilson 2000, p. 4.
19. Wilson et Hölldobler 1996, p. 73.
20. *Ibid.*, p. 73-75.
21. Wilson 2004, p. 104.

22. Wilson, 1971, p. 447.
 23. Lorenz 2010, p. 5.
 24. *Ibid.*, p. 129.
 25. *Ibid.*, p. 49.
 26. *Ibid.*, p. 232.
 27. *Ibid.*, p. 234.
 28. Goodall 1986, p. 317.
 29. *Ibid.*, p. 533-534.
 30. Wrangham and Peterson 1996, p. 131.
 31. *Ibid.*, p. 63.
 32. *Ibid.*, p. 168.
 33. *Ibid.*, p. 241.
-

RÉSUMÉS

Cet article vise à proposer une histoire des théories et débats sur le parallèle entre guerre animale et guerre humaine. Dans un premier temps, il sera exposé un parcours des différentes interprétations du concept de guerre animale dans l'histoire des disciplines, de l'anthropologie sociale à la géostratégie ou à l'éthologie : Charles Letourneau à la fin du XIX^e siècle, Quincy Wright au milieu de la Seconde Guerre mondiale, puis Gaston Bouthoul et enfin Edward O. Wilson à la fin du XIX^e siècle. La deuxième partie s'attachera à la théorie du passage de la guerre de l'animal à la guerre de l'homme. Deux thèses majeures à cet égard seront examinées, celle de Konrad Lorenz du début des années 1960 qui souleva de grandes polémiques, puis celle récente de Wrangham et Peterson dans *Demonic males*. La conclusion soulignera certaines spécificités de la guerre chez l'homme et reviendra sur le doublet chasse-guerre pour mieux montrer les éléments de rupture entre les deux activités.

AUTEUR

JEAN CLAUDE FAVIN LÉVÊQUE

Chercheur associé, Muséum national d'histoire naturelle, département de Préhistoire, UMR 7194